

SILVIA RIVA

«Awa» et autres revues féminines en Afrique francophone: par-delà
les lieux communs

Présenter la presse périodique féminine africaine de l'aire francophone implique de s'insérer dans le courant d'étude majeur inauguré par Ruth Bush, puis par Claire Ducourneau après la digitalisation et la diffusion, en open access, de la revue «Awa: la revue de la femme noire»,¹ «une source longtemps négligée au sein des archives féministes mondiales»,² parue peu après la fin de la colonisation, pendant près d'une décennie (1964-1973). Par ailleurs, cela implique de s'interroger également sur le bienfondé de l'affirmation selon laquelle «Awa» est le seul magazine féminin de l'aire francophone à faire progresser les women's studies, en attribuant cette carence avant tout au type de colonisation assimilationniste et phallocratique qui en a empêché le développement, ainsi qu'à la trahison des «féministes civilisationnelles»³ de la métropole, intéressées –selon le mot de Françoise Vergès qui reprend des concepts d'Elsa Dorlin⁴– à affirmer une pensée unique et essentialiste, destinée à prolonger l'hégémonie de classe, de genre et de race.

1 <<https://www.awamagazine.org/>> (2/20) Comme on peut le lire dans les crédits du site, la revue a été digitalisée par l'Institut Fondamental d'Afrique Noire-Cheick Anta Diop de Dakar et fait partie du projet Global Challenges financé par l'Arts and Humanities Research Council, dirigé par Ruth Bush de l'Université de Bristol et par Claire Ducourneau de l'Université Paul-Valéry Montpellier 3.

2 Ruth Bush, «*Mesdames, il faut lire!*» *Material contexts and representational strategies in early francophone African women's magazines*, «Francosphère», 5, 2016, n. 2, p. 213.

3 Françoise Vergès, *Un féminisme décolonial*, Paris, La fabrique éditions, 2019, p. 12.

4 Elsa Dorlin, *Black feminism: anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*, Paris, L'Harmattan, 2008.

Or, bien qu'il semble réducteur de s'en tenir à une seule publication, il est possible de prendre l'exemple d'«Awa» pour tenter de démonter quelques lieux communs au sujet du retard présumé de la prise de parole publique des femmes en francophonie africaine. J'insiste sur l'adjectif "public", dans le sens où l'étude des périodiques "féminins" ne vise pas seulement à mesurer l'apport du genre à la cause féminine, mais souligne avant tout leur impact sur les opinions, les modèles et les styles de vie de leur lectorat, dans la vie sociale (politique et professionnelle).

Avant d'aborder l'analyse d'«Awa» selon cette perspective, il nous faut avancer quelques considérations préliminaires d'ordre général.

Souvent, lorsqu'on a affaire avec les œuvres littéraires ou journalistiques africaines, le thème du canon, significatif surtout pour les critiques, se décline en termes de *primauté*: on se demande, au nom d'une idée erronée d'un «silence» précédant la prise de parole, qui a été la première romancière africaine francophone (Bush nous dit qu'il s'agit de Thérèse Kuoh-Moukoury, auteure des *Rencontres essentielles* en 1969),⁵ qui est la première poétesse (je pourrais affirmer, tout en sachant que je me trompe, qu'il s'agirait de la congolaise Nelé Marian, auteure du recueil *Poèmes et Chansons*,⁶ en 1935), qui est la première rédactrice en chef d'une revue (Annette Mbaye d'Erneville, fondatrice d'«Awa», en l'occurrence).⁷ Et ces questions

5 Thérèse Kuoh-Moukoury, *Rencontres essentielles*, Paris, L'Harmattan, 1981; Bush, "Mesdames, il faut lire!", p. 215.

6 Nelé Marian, *Poèmes et chansons*, Bruxelles, L'Expansion coloniale, 1935.

7 Annette Mbaye d'Erneville est née au Sénégal, à Sokone, en 1926 et s'est formée au Sénégal à la prestigieuse École Normale de Rufisque, foyer de nombreuses intellectuelles. Grâce à la fréquentation d'un cours de radiojournalisme à Paris en 1947, année de la fondation de la revue et de la maison d'édition Présence Africaine, elle est devenue rédactrice en chef de Radio Sénégal en 1963. En 1964 elle fonde «Awa: la revue de la femme noire», qu'elle dirige jusqu'en 1973, date de fin du magazine. Poétesse et auteure d'histoires pour enfants, animatrice de la revue cinématographique «Recidak», elle a dirigé le Musée de la Femme Henriette-Bathily, fondé en 1994 à Gorée (puis déplacé à Dakar), où on célèbre la vie des *signare*. Dérivé du portugais *senhora*, le mot *signare* est venu décrire les femmes africaines qui ont contracté des unions conjugales temporaires avec des marchands, des fonctionnaires ou des soldats européens qui résidaient sur la côte sénégalaise à l'époque de la traite transatlantique des esclaves. Dans les colonies insulaires de Gorée et de Saint-Louis, les habitants et les fonctionnaires comprenaient les *signare* comme un titre qui désignait les femmes africaines et afro-européennes qui possédaient des biens et atteignaient un statut social élevé. Ousmane William Baye, le fils cinéaste d'Annette Mbaye d'Erneville, a dédié à sa mère un documentaire-entretien qui illustre la trajectoire exceptionnelle de cette femme: *Mère-Bi. La Mère* (2009, 55') visible sur le site: <<https://vimeo.com/197191046>> (2/20)

se posent autant par rapport aux écrivaines que par rapport aux écrivains.

Ensuite, on découvre qu'il existe un autre périodique en Afrique francophone (non sub-saharienne), celui-ci également intitulé d'un nom de femme, «Leïla», qui a compté de façon discontinue quarante numéros entre décembre 1936 et le premier semestre de 1941, semestre qui a vu la publication de 16 magazines, juste avant l'arrêt définitif, sans doute à cause de la guerre.⁸ Portant le sous-titre «revue mensuelle illustrée pour l'évolution et l'émancipation de la femme musulmane nord-africaine»⁹ et, bien que fondée et dirigée par un certain Ahmed Zarouk, d'innombrables rédactrices et artistes y participaient: vingt-sept en tout, principalement tunisiennes. En ce qui concerne les thèmes, ceux-ci «se décline[nt] sous les mêmes variantes: l'émancipation, le mariage mixte, souvent sur un mode moralisateur ou pour rappeler le rôle de la femme dans l'édification d'une nation tunisienne saine et dynamique».¹⁰ En outre, comme cela arrivera plus tard à des périodiques qui fleuriront dans la même aire géographique –ainsi «Faïza», fondé en 1959 par l'artiste et activiste tunisienne Safia Farhat, et d'autres publiés suite à la Constitution de 1989, qui ouvre le pays au multipartisme et permet une plus grande liberté d'expression (pensons à «Ounoutha», qui signifie féminité, à «Nissa» et à «Hawa»)¹¹ – «Leïla» a recours à la publicité pour subsister (une publicité ne visant pas uniquement un public féminin) et fait état de ce qui arrive en Tunisie et à Paris, d'un point de vue culturel avant tout. De la même manière, la revue sénégalaise «Awa: la revue de la femme noire» laisse un espace étonnamment élargi à la littérature (avec la publication de poésies inédites) et aux images qui, à cette époque et avec ces budgets limités, étaient principalement graphiques et en noir et blanc. La note de couleur, différente à chaque fois, était réservée à la couverture, dans le bandeau indiquant le titre de la revue.

Une telle “chasse” à la primauté correspond donc, comme on l'a indiqué, à un préjugé qui dépend largement d'une perspective critique eurocentrée.

8 Compte rendu de *Leïla: revue illustrée de la femme (Tunis 1936-1940)*, PhD in French Language and Literature, University of Virginia, «Rawafid», 12, 2007, pp. 296-299.

9 *Ibidem*.

10 *Ibidem*.

11 Zineb Ali Benali, *Quelles nouvelles des femmes de la Méditerranée? Elles écrivent*, in Christiane Veauvy, Marguerite Rollinde, Mireille Azzoug (dir.), *Les femmes entre violences et stratégies de libertés. Maghreb et Europe du Sud*, Saint-Denis, Éditions Bouche-ne, 2004, p. 189, n. 1.

Si, à l'inverse, on s'intéresse à ce que les femmes peuvent dire aux femmes à travers la mode et le vêtement, alors on peut se tourner, dans des époques lointaines comme aujourd'hui, aux impressions sur le wax: «La maman est aussi importante que le papa», peut-on lire sur le couvre-chef d'une dame, sur la photo d'un article de 2017 dédié à la représentation parlementaire féminine en Afrique¹² – représentation qui a vu cette année-là trois nations africaines atteindre le top 10 du classement mondial. La question du point de vue est importante dans les études africaines en général, et dans les études de genre en particulier. La littérature critique arrive à l'analyse du continent chargée d'habitudes bien établies: il conviendra de chercher mieux, en dehors des genres canonisés, de la chasse à la primauté et de la dichotomie écrit/oral, en se laissant étonner au point, éventuellement, de revoir ses propres schémas de pensée.

L'un des lieux communs souvent répété au sujet des femmes en Afrique est leur prétendu "silence". Or, dans une intervention de 2003 à propos du rapport du discours féminin à l'Histoire,¹³ j'avais déjà pu observer la manière dont, du moins dans le cas spécifique de la République démocratique du Congo, l'Histoire était depuis longtemps racontée au féminin, souvent au pluriel, et plus souvent encore, sous forme de récit de vie partagé et à transmettre. La dimension chorale et de transmission est donc prépondérante, et est caractéristique d'un mode d'interaction dans la communauté en Afrique, indépendamment de l'appartenance de genre. On peut dès lors s'attendre au fait que les thèmes des revues féminines occidentales, souvent conçues comme des manières de diffuser des idées et des comportements au sujet d'aspects existentiels souvent cachés, avant tout pour des raisons de pudeur, ne sont pas au centre de l'intérêt des revues africaines.

Les magazines individualisent, du moins dans un premier temps, et s'adressent à leurs lecteurs: le message est l'imitation d'un modèle, afin de rendre la lectrice (ou le lecteur) "singulier" du point de vue du comportement: ce qu'il convient de lire, de penser, de cuisiner, de porter, de dire, de préférer, de choisir pour être une vraie «Elle»,

12 Agnès Faivre, *Droits des femmes en Afrique: encore un long chemin à parcourir*, «Le Point», 11 Mars 2017: <https://www.lepoint.fr/afrique/droits-des-femmes-en-afrique-encore-un-long-chemin-a-parcourir-11-03-2017-2111138_3826.php#xtor=CS2-282> (2/20)

13 Silvia Riva, "Dedans", "dehors", "en marge" de l'Histoire: les écrivaines congolaises interprètes de leur réalité, in Beïda Chikhi, Marc Quaghebeur (dir.), *Les Écrivains francophones interprètes de l'Histoire: entre filiation et dissidence* (Colloque de Cerisy-la-Salle 2-9 septembre 2003), Bruxelles, Peter Lang, 2007, pp. 305-345.

ou une «Marie Claire», et, en Afrique, une «Amina», une «Brune», une «Miss Ébène», une «Femme Africaine» (version française de «New African Woman»), ou des «Divas» afropolitaines¹⁴ attentives à la «Fashizblack», ou bien pour être une rebelle («Fippu» en langue wolof),¹⁵ pour ne citer que quelques titres des revues féminines africaines les plus connues. La plupart, sauf celle publiée en wolof exclusivement en 1987, sont encore en activité aujourd'hui. La rue (ou la place du marché, à Dakar, Douala, Kinshasa) crée tout autant une émulation, mais au niveau collectif, et passe par un bouche-à-oreille séculaire, fait d'initiations antiques et modernes. L'hebdomadaire féminin (aujourd'hui encore) joue dans le monde entier un rôle initiatique là où s'est affaibli un tissu social en chair et en os en mesure d'affronter n'importe quel argument, même le plus intime, ou bien là où cette chaîne s'est rompue. Le succès de la presse féminine au cours des dernières décennies en Afrique sub-saharienne montre l'entrée d'un nouveau public face à l'irruption d'un individualisme globalisé, d'une classe bourgeoise toujours plus grande, même si le recours aux réseaux sociaux est en train de vieillir considérablement le public du papier patiné.

Virginie Sassoon, auteure d'une étude importante sur le thème de la «presse féminine noire»¹⁶ (qui, selon son optique racialisante, comprend également la presse caribéenne), a pris en considération environ quatre-vingt-cinq magazines parus entre 2007 et 2009, pour observer la manière dont cette montée en flèche correspond, d'un côté, à la «féminisation des flux migratoires» et, d'un autre côté, au «dynamisme du marché de la "cosmétique ethnique"». ¹⁷ Elle se base sur l'analyse de trois périodiques de vaste diffusion (avec des tirages qui varient, environ, de 10.000 à 30.000 copies): «Amina», mensuel généraliste fondé à Dakar en 1972 par Charles de Breteuil, principal concurrent d'«Awa» et probablement en partie responsable

14 Tant «Divas» que «Fashizblack» s'autodéfinissent, sur la une, «magazine afropolitain».

15 Claire Ducourneau, «*Awa: la revue de la femme noire*», entre presse et littérature, «Études Littéraires Africaines», 47, 2019, p. 8. Ducourneau cite cette référence intéressante à la presse féminine en langue africaine à partir de l'intervention, non publiée, de Fatoumata Sow, de l'Université de Sine Saloum El Hadji Ibrahima Niass.

16 Virginie Sassoon, *Les ambiguïtés de la "presse féminine noire"*, «e-Migrinter» [En ligne], 10, 2013, pp. 34-48, <<http://journals.openedition.org/e-migrinter/466>> (2/20)

17 *Ibidem*. Sassoon fait référence à l'ouvrage de Cris Beauchemin, Christelle Hamel, Patrick Simon, *Trajectoires et origines. Enquête sur la diversité des populations en France*, «Document de travail de l'Ined», n. 168, Octobre 2010, p. 13.

de sa fin;¹⁸ «Brune», bihebdomadaire “haut de gamme” visant les classes moyennes et hautes, fondé en 1991 par la journaliste martiniquaise Marie-Jeanne Serbin-Thomas, militante dans les années 1970 au sein du Mouvement pour la liberté de l’avortement et de la contraception (MLAC) et considérée, une fois encore à tort, comme la «première femme noire éditrice d’une revue internationale francophone»;¹⁹ «Miss Ébène», mensuel fondé en 2001, leader des ventes en France et visant avant tout la jeunesse afro-européenne. L’analyse de ces trois périodiques par Sassoon montre, en particulier, la vocation transnationale et panafricaniste des deux premières revues citées, tournées également vers les afrodescendants d’Amérique du Nord; la prise en charge, jusqu’il y a peu, d’un modèle physique et esthétique aplati sur des stéréotypes occidentaux, qui témoigne de la continuité de l’héritage colonial dans la vision du corps féminin (contesté récemment par la mannequin sénégalaise Kouria Diop à travers la campagne contre la pratique d’éclaircissement de la peau lancée en 2018 avec le hashtag BlendInStandOut de Make Up Forever and The Colored Girl); l’adhésion aux mouvements féministes et le traitement de revendications d’égalité des droits, surtout dans «Brune» et, sur mode moins évident, dans «Anima», qui dédie beaucoup d’espace à la valorisation des professions au féminin.

«Awa: la revue de la femme noire»

À la différence des revues évoquées jusqu’ici, «Awa: la revue de la femme noire», parue d’abord sous le titre «Femmes de Soleil» juste avant la fin de la colonisation (1957)²⁰ puis reprise en 1964 et développée au Sénégal durant près d’une décennie, est tournée principalement vers les femmes africaines et porte un nom féminin qui, comme d’autres titres de revues célèbres –pensons à «Elle»– est un palindrome; mais surtout, comme l’a observé Marie-Ève Thérenty, elle trouve dans la figure d’Ève (Awa en arabe) un dénominateur interreligieux, puisqu’il s’agit d’un personnage présent à la fois dans la Bible et le Coran.²¹

18 Le quartier général d’«Amina» sera déplacé à Paris en 1975.

19 *La Martiniquaise Marie-Jeanne Serbin-Thomas reçoit la Légion d’Honneur au Conseil régional d’Île de France*, «Outremers 360°», 22 Janvier 2019, <<http://outremers360.com/societe/la-martiniquaise-marie-jeanne-serbin-thomas-recoit-la-legion-dhonneur-au-conseil-regional-d-ile-de-france/>>(2/20)

20 Bush, «*Mesdames, il faut lire!*», p. 216.

21 Marie-Ève Thérenty, «*Awa*» ou la difficile équation du féminin africain, «Études Littéraires Africaines», 47, 2019, p. 21. Cela n’est pas étonnant si l’on pense à

Fondée et dirigée par la polyvalente Annette Mbaye d'Erneville, «Awa» a été étudiée jusqu'ici avant tout parce qu'elle a accueilli de nombreux textes littéraires, tantôt écrits par des auteurs importants (Birago Diop et Joseph Zobel avant tout –auquel Laure Demougin dédie un article approfondi dans le numéro que la revue «Études Littéraires Africaines» a consacré à «Awa»–)²², tantôt par des écrivains (sur 16 signatures, 7 seulement sont masculines)²³ qui s'expriment soit à l'intérieur de la publication, soit dans un espace qui leur est dédié, celui de «La boîte à lettres». Les modes de signatures de ces écrivaines sont tellement variées qu'elles reflètent l'incertitude, mais aussi l'inventivité de la prise de parole au féminin.²⁴ Comme l'a observé Claire Ducourneau à ce propos, «la signature des articles, entre anonymat, patronymat, préronymat et pseudonymat, d'une part, «La Boîte à lettres» qui leur est consacrée, d'autre part» reflètent une auctorialité vacillante et paradoxale, «partagée, avec les hommes et entre elles».²⁵ On peut se demander si cette pluralité de modalités auctoriales est le fruit d'«un espace vivant de solidarité et d'inventivité vis-à-vis des normes de genre»,²⁶ ou bien, comme le soutient Marie-Ève Therenty, le résultat d'une «aporie médiatique» qui peut s'expliquer en termes de «négoféminisme», ou bien de «négocia-

l'éclectisme religieux de la directrice, Annette Mbaye d'Erneville, qu'elle revendique dans le documentaire cité ci-dessus: catholique de naissance, mais aussi animiste, dévouée au saint fondateur du Mouridisme, Cheikh Amadou Bamba (dit aussi Serigne Touba), sympathisante baptiste...

22 Laure Demougin, *Joseph Zobel, d'Awa à Présence Africaine*, «Études Littéraires Africaines», 47, 2019, pp. 27-42.

23 Claire Ducourneau, «Boîte à lettres» et signatures: l'auctorialité partagée des femmes dans Awa, *Ibidem*, p. 46.

24 Bush soutient dans «*Mesdames, il faut lire!*» (p. 216), que «Awa» fonctionnait «as a catalyst for women's writing and reading, and a forum for dialogue between men and women regarding women's role in newly independent post-colonial African nations, beyond the symbolic tropes of *négritude* poetry». Cette observation est pertinente et souligne l'originalité de l'approche féminine aux faits littéraires au Sénégal dans ces années où le modèle senghorien était encore incontesté; toutefois, une telle affirmation devrait être quelque peu recadrée, si on lit les poésies du numéro 15 de janvier 1966, signé L.S. Senghor lui-même («La femme noire», p. 23), et les références constantes au poète à la tête du Sénégal. D'ailleurs, au niveau politique également, bien que proche de l'opposant Mamadou Dia, accusé en 1962 de coup d'État, la directrice de la revue était en contact avec Senghor, dont elle appréciait, comme on s'en rend compte dans le documentaire-entretien *Mama-Bi*, sa capacité à bien représenter le Sénégal dans le monde.

25 *Ibidem*, p. 43. Italique de l'auteure.

26 *Ibidem*.

tion genrée»,²⁷ pour reprendre l'expression inventée par Obioma Nnaemeka nel 2004.²⁸

Ces analyses soulignent, à raison, mais avec un point de vue d'aujourd'hui, une certaine "ambiguïté" dans la ligne éditoriale féministe de la revue; toutefois on peut, me semble-t-il, y remarquer une attention particulièrement avant-gardiste pour l'époque dans le refus des modèles typiques des *glossy magazines* occidentaux (modèles tout à fait absents dans «Awa»), pour donner plus d'espace aux thématiques sociales, culturelles et politiques, en particulier aux sommets féminins panafricains, évitant ainsi soit le calque des luttes féministes occidentales, soit l'exaltation d'une spécificité raciale. Pensons, par exemple, à la formule de l'éditorial du premier numéro de 1964, qui définit comme désormais «dépassée» la croisade pour l'égalité homme-femme et, de la même manière, qui considère inutile l'exaltation de la femme africaine. Au contraire, il convient de mettre l'accent sur la nécessité de se connaître, de se rencontrer, de se parler à travers la tribune offerte par la revue:

Il n'est pas question de se servir de la revue pour lancer la croisade de l'égalité des femmes et des hommes ni pour chanter l'émancipation de la femme africaine. Tout cela est dépassé, partout les femmes ont déjà fait leurs preuves.

S'il est vrai que les femmes noires ont leurs problèmes particuliers qui demandent des solutions adaptées, ce n'est pas pour cela que «Awa-la-noire» ignorera les soucis et les joies des autres femmes de la planète; elle s'inspirera de leur marche vers le progrès, de leurs moyens de lutte contre les freins de l'épanouissement de la femme; «Awa» se doit aussi d'être le miroir impitoyable qui, sans les grossir, nous montrera nos faiblesses, nos maladresses.

«Awa» propose d'être simplement une raison de nous rencontrer, de nous retrouver pour mieux nous connaître, nous apprécier, les femmes d'Afrique, femmes du monde entier.²⁹

Par ailleurs, dans le même numéro d'«Awa», dans un compte rendu de l'intervention sénégalaise au Conseil International des Femmes (International Council of Women en anglais) qui s'est tenu à Washington à l'été 1963, est réaffirmé l'importance de la colla-

27 Thérénty, «Awa» ou la difficile équation du féminin africain, p. 14.

28 Obioma Nnaemeka, *Nego-Feminism: Theorizing, Practicing, and Pruning Africa's Way*, «Signs», 29, 2004, n. 2, pp. 357-385.

29 *Réflexion*, «Awa», n. 1, Janvier 1964, p. 3.

boration féminine, indépendamment de l'extraction sociale: «Nous sommes conscientes que des combats isolés nous conduiront à un échec total dans ce siècle de solidarité, car il n'y a pas de doute que la misère des unes rejaillit inévitablement sur les autres».³⁰ Concept repris, par la suite, dans la présentation de la Conférence des Femmes Africaines (CFA) – le mouvement panafricaniste fondé en 1962 et dont le premier congrès, à Dar es Salaam, a vu la participation des représentantes de vingt-et-un États. Dans l'article qui en rend compte, on peut lire: «nous pensons que, en dehors de tous problèmes idéologiques, de races, de croyances, les femmes du monde doivent s'unir».³¹ L'ennemi commun à combattre est ainsi «l'intérêt personnel comme une fin en soi»,³² réaffirme-t-on dans un entrefilet consacré au congrès panafricain de Monrovia en 1964.

À l'appui de l'approche interclassiste de la revue, l'«animation rurale»³³ est évoquée dans un entretien mené par Annette M'Baye avec Alicia Paolotti, présidente américaine du Conseil International des Femmes, de passage au Sénégal en ces mois-là. La bourgeoisie urbaine (les anciennes «évoluées») sont en réalité plutôt maltraitées dans un article (l'auteur est toutefois masculin) qui les dépeint comme inquiètes, ambiguës, «adolescentes éternelles».³⁴ S'il est affirmé dans ce premier numéro que s'il y avait un referendum au sujet de la polygamie, toutes les femmes sénégalaises seraient en faveur,³⁵ un an après, on peut lire que «l'évolution de la vie économique et social[e] [sic] [...] voue [la polygamie] à une régression».³⁶ Une telle affirmation vient d'un certain J.M. Bony, «Professeur d'Histoire et de Géographie de Côte d'Ivoire», comme le spécifie sous le nom de l'auteur ce bilan sur le *Bien-être familial et équipement social en Afrique Noire*.³⁷ Souvent, dans «Awa», des experts sont en effet invités à fournir un point de vue toujours lié à la condition de la femme en Afrique (par exemple, un dossier est dédié à *L'amour dans les sociétés africaines mo-*

30 *Échos recueillis par Amy, Ibidem*, p. 7.

31 *La Conférence des Femmes Africaines, Ibidem*, p. 12.

32 *Eduxième [sic] Congrès de la Conférence des Femmes Africaines à Monrovia (25 juillet au 1 Août 1964)*, «Awa», n. 7, Septembre 1964, p. 26.

33 *De passage au Sénégal. Madame Alicia Paolotti. Présidente du Conseil International des Femmes*, «Awa», n. 9, Novembre 1964, p. 14.

34 Joseph Mathiam, *La femme africaine. Un faux problème*, «Awa», n. 1, Janvier 1964, p. 29.

35 *Ibidem*.

36 J.M. Bony, *Bien-être familial et équipement social en Afrique Noire*, «Awa», n. 13, Octobre 1965, p. 29.

37 *Ibidem*, pp. 28-31.

dernes).³⁸ À plusieurs occasions, il s'agit même de traduire (également en anglais) des discours de présidents (ceux de Habib Bourguiba sur la femme tunisienne, en 1961),³⁹ de présenter la vie de politiciennes illustres (Indira Gandhi)⁴⁰ ou des dossiers écrits par des personnalités féminines importantes, comme Jacqueline Ki-Zerbo, qui dédie un article approfondi au rapport entre la mode féminine et les modèles culturels.⁴¹ Tout cela n'empêche pas qu'il y ait également dans chaque numéro un horoscope (non zodiacal, mais divinatoire, lié à l'interprétation du lancement des coquillages cauris, appelé «Cauris de Mam' Awa»), ou encore des conseils de beauté, de mode ou des contes pour enfants.

Les couvertures également présentent des modèles féminins hétérogènes. Comme l'a noté Bush:

Cover shots reveal this mixed attitude towards the allure of modernity. They include several anonymous Senegalese women in close-up, two medical students, members of the Guinean women's orchestra, an anonymous mother and child, a Mauritanian woman in traditional head-dress, Tiguidanke Soumah (a Guinean minister), a group of women reading AWA, the painter Younoussé Seye, and (in the most explicitly anti-colonial issue, dating from 1973) a group of female resistance fighters and members of the Partido Africano da Independência da Guiné Cabo Verde.⁴²

En somme, comme l'a bien illustré Marie-Ève Thérénty, les rédactrices d'«Awa» démontrent une «grande conscience [...] du caractère complexe de la fondation d'une revue»⁴³ qui n'est pas, comme certains l'ont soutenu, le signe d'un «caractère schizophrénique»⁴⁴ typique du genre du «magazine», mais est au contraire le symptôme de la volonté de confectionner un périodique qui s'adresse à toute

38 Amadou Samba, *L'amour dans les sociétés africaines modernes*, «Awa», n. 15, Janvier 1966, pp. 35-39.

39 *La femme tunisienne. Discours prononcé le 15 décembre 1961 par le Président Habib Bourguiba*, «Awa», n. 14, Novembre 1965, pp. 30-33.

40 *Qui êtes-vous Indira Gandhi. Premier ministre de l'Inde*, «Awa», n. 15, Janvier 1966, p. 11.

41 *La femme et la culture. Discours prononcé le 15 décembre 1961 par le Président Habib Bourguiba*, «Awa», n. 15, Janvier 1966, pp. 6-9.

42 Bush, «Mesdames, il faut lire!», p. 224.

43 Thérénty, «Awa» ou la difficile équation du féminin africain, p. 26.

44 Tatsi Ella Jaji, Bingo, *Francophone African Women and the Rise of the Glossy Magazine*, in Stephanie Newell, Onookome Okome (eds), *Popular Culture in Africa: The Episteme of the Everyday*, London, Routledge, 2014, pp. 111-130.

une communauté et non à une individualité. Claire Ducourneau parle, à cet égard, du choix d'une énonciation collective qui met au second plan la singularité: «employant le “nous” les locutrices placent leurs propos dans une perspective inclusive, pour leur donner une portée générale et politique».⁴⁵

Et le collectif est vraiment très large: parmi les interventions les plus virulentes, on peut retenir celle de la journaliste canadienne Hélène Pilotte qui, un mois après la publication d'un texte intitulé *Soyez la source!*...⁴⁶ dans la rubrique *Tribune libre* par un certain Gôôrgou-Mak, prend la parole avec véhémence pour répliquer en ces termes:

Je vous cite: «Réinventez les mots, les gestes, les exigences de la tendresse, et avec votre patience séculaire, avec votre obstination qui est celle de la Terre mère qui fait toujours triompher la vie à longueur de temps, imposez-les à ces machines que deviennent les hommes qui ne savent plus qu'ils ont un cœur et une âme ...». Franchement, Monsieur, entre nous, vous ne trouvez pas votre prose romantique, réconfortante, imprécise et tout-à-fait dans les nuages? Y a-t-il dans ces lignes, l'ombre d'une liberté concédée à la femme, autre que de laisser couler les jours en attendant que l'homme, épuisé, vienne chercher auprès d'elle, au moment choisi par lui, l'épaule féminine dont il a besoin ?

L'émancipation de la femme, Monsieur, comme tout bien chèrement acquis, se paie. Ce sont les femmes qui feront les frais les premières. Mais ce sera pour se présenter ensuite à l'homme, adultes, mûries, plus féminines que jamais parce qu'ayant assumé dans la liberté, en pleine connaissance de cause, leur condition féminine avec ses privilèges et ses devoirs. Les femmes qui arrivent à cet équilibre sont rares. Elles y tendent de plus en plus. Aux hommes de relever le défi, s'ils craignent tant de perdre leur supériorité.

Voilà comment la femme sera source d'un renouvellement dans le comportement des hommes. N'est-ce pas plus exaltant que «la patience séculaire» ?

Mais si je vous ai choqué, je vous prie de m'excuser car j'ai tous les torts: je suis une femme et je ne suis pas d'ici.⁴⁷

En effet, une note explique que cette journaliste canadienne est de passage à Dakar pour un voyage d'études en Afrique, plus pré-

45 Ducourneau, *«Boîte à lettres» et signatures*, p. 57.

46 Gôôrgou-Mak, *Soyez la source!*..., «Awa», n. 2, Février 1964, pp. 21-22.

47 Hélène Pilotte, *Réponse à Gôôrgou-Mak*, «Awa», n. 3, Mars 1964, p. 23.

cisément en Côte d'Ivoire et au Mali. Et sur cette même page qui présente cette réponse puissante, on trouve une petite note dans laquelle le comité de rédaction remercie les responsables des revues qui ont envoyé à «Awa» des documentations variées (des textes et des images), témoignant ainsi des nombreux échanges avec le monde.

Les revues listées donnent véritablement la mesure du réseau planétaire qui caractérise cette publication: «Faïza» la revue de la femme tunisienne évoquée plus haut, «Solidarité», mensuel tchèque-africain; «La Vie Africaine» (1959-1965) financé par la France, «La Revue polonaise», «Femmes gabonaises», «Femmes de nos jours» (de Moscou), «Femmes du monde entier» (organe de la *Fédération démocratique internationale des femmes*, dont le siège est situé à Berlin Est)⁴⁸ et «Bingo», financé par l'aristocrate français Charles de Breteuil qui, en 1972, se propose, sans succès, de racheter «Awa».⁴⁹ La caractéristique majeure de cette dernière revue est bien le fait qu'elle est tout à fait autonome, à partir des ateliers typographiques, assurés par la gérance d'Abdoulaye Diop à Dakar.

Collectif pour la prise de parole, «Awa» l'est également pour son réseau et pour l'attention à un lectorat vaste, qui dépassait les frontières continentales. À cette époque à laquelle le français était encore largement connu parce que considéré comme une langue de culture, «Awa» était une tribune pour le monde entier. C'était une revue cosmopolite, qui traduisait au féminin les principes de l'Internationale Communiste dans un pays, le Sénégal, qui, après avoir choisi son camp durant la Guerre froide, devait rester proche de l'Occident.

Cette option politique fait d'«Awa» une revue dissidente, résistante (dans l'éditorial du dernier numéro est célébré l'action de la

48 Le sigle FIDF se réfère à la Fédération démocratique internationale des femmes. Fondée à Paris en 1945, pour le pacifisme, l'antifascisme et l'émancipation des femmes elle a été taxée, en cette période de Guerre froide, de pro-soviétique. Elle a ainsi été dissoute en France et déplacée à Berlin Est. Sa première présidente et cofondatrice a été Eugénie Elise Céline Feytis, conjointe de Cotton (1881-1967), élève de Marie Curie et directrice, en 1936, de l'École Normale Supérieure des Jeunes Filles, ou École Normale Supérieure de Sèvres. Eugénie adhéra au Parti Communiste français et participa à la guerre d'Espagne. Elle a reçu de nombreux titres, et notamment la Légion d'Honneur, la médaille d'or du World Peace Council. Les archives d'Eugénie Cotton se trouvent à Paris.

49 Toutes ces revues sont listées dans «Awa», n. 3, Mars 1964, p. 23. Au sujet de l'épisode de l'achat raté de «Awa» par la famille Breteuil, cf. Bush, «*Mesdames, il faut lire!*», p. 222, qui se réfère à l'entretien d'Aliane, *Mme Mbaye d'Erneville, Directrice des programmes à l'Office de Radiodiffusion du Sénégal*, «Amina», n. 83, Juillet 1975, pp. 21-23.

«femme du maquis»)⁵⁰ et, comme on l'a dit, très à l'avant-garde, surtout si l'on tient compte du moment auquel elle a été publiée: juste après l'indépendance des États africains et leurs nouveaux nationalismes. De ce point de vue, ces lignes sont significatives :

«Awa-la-Noire» est contre le nationalisme irréflecti et borné qui ressemble plus au racisme qu'à toute autre idéologie, mais il est indispensable, à l'heure actuelle, que les femmes, plus que quiconque, prennent conscience (ce mot a été tellement employé ! ...) non seulement de la forme de leur Continent, qu'elles portent en bijoux sur leur poitrine ou à leurs oreilles, mais aussi et surtout de son devenir.⁵¹

Ainsi, en raison des thèmes, du positionnement politique, de la vocation universelle et, en même temps, de l'enracinement dans son contexte, on peut affirmer pour conclure que cette revue est encore aujourd'hui importante, non seulement pour l'Afrique et pour les femmes.

Son étude, qui est devenue plus aisée grâce au travail de digitalisation, ouvre des pistes inédites à explorer qui mettent en contact des contrées distantes seulement en apparence, et démonte des préjugés relatifs à une francophonie endormie et toujours néocoloniale. «Awa: revue de la femme noire» n'est donc pas encore venue au bout de sa tâche: celle de se constituer comme un fonds permettant d'inspirer de nouveaux modèles, de nouveaux imaginaires.

Abstract: L'articolo prende in considerazione le riviste femminili pubblicate in Africa francofona nel periodo coloniale e subito dopo le Indipendenze. Oltre ad offrire una panoramica delle testate più o meno note (in particolare «Awa: la revue de la femme noire»), ci si sofferma su alcuni pregiudizi che hanno impedito finora di considerare la stampa femminile africana francofona come un tassello fondamentale per la comprensione del movimento internazionale femminista planetario. La lettura attenta di «Awa: la revue de la femme noire», resa disponibile grazie alla meritoria digitalizzazione e messa on-line di tutti i numeri, mostra infatti prese di posizioni avanguardistiche, dissidenti e la partecipazione attiva in una comunità cosmopolita che, negli anni Sessanta e Settanta, aveva molto da dire all'oggi.

The article takes into consideration women's magazines published in French-speaking Africa during the colonial period and immediately after the Independences. In addition to offering an overview of the more or lesser-known publications (in particular «Awa: la revue de la femme noire»), it focuses on some prejudices that have

50 Éditorial. Un exemple, «Awa», n. 4 (nouvelle série), Mai 1973, p. 5.

51 Cheikh Toure, *Gardiennne d'un héritage*, «Awa», n. 7, Septembre 1964, p. 30.

so far prevented us from considering the French-speaking African women's press as a fundamental element to understand the international feminist planetary movement. The careful reading of «Awa: la revue de la femme noire», made available thanks to the digitization and online publication of all the issues, shows in fact avant-garde positions, dissidents, and active participation in a cosmopolitan community that, in the Sixties and Seventies, had much to say to our contemporaneity.

Keywords: glossy magazine, «Awa: la revue de la femme noire», storia delle donne, femminismo, Panafricanismo, Africa francofona, riviste femminili; glossy magazine, «Awa: la revue de la femme noire», women's studies, féminisme, Panafricanisme, Afrique francophone, magazines pour femmes; feminism, Pan-Africanism, French-speaking Africa, women's magazines.

Biodata: Silvia Riva è Professoressa di *Letteratura francese e francofona* presso l'Università degli Studi di Milano. Nell'ambito dell'africanistica si è dedicata alla riscrittura femminile della storia, al rapporto fra letteratura e antropologia, al riposizionamento delle letterature africane nel contesto globale. In particolare, grazie ad un progetto di ricerca finanziato dal Ministero dell'Università e della Ricerca (PRIN), si sta occupando del rapporto fra letterature africane e contesto mondiale. Il caso della Repubblica Democratica del Congo è, da questo punto di vista, paradigmatico dell'interessante inserzione e negoziazione fra produzione culturale locale e globale e del plurilinguismo che traduce geografie talvolta più significative di quelle tracciate sulle carte. (silvia.riva@unimi.it)

Silvia Riva is Professor of *French and Francophone Literatures* at the University of Milan. Within the field of African Studies her research is focused on the female rewriting of history, the relationship between literature and anthropology, the repositioning of African literature in a global context. In particular, thanks to a research project funded by the Ministry of University and Research (PRIN), she is dealing with the relationship between African literature and the world context. The case of the Democratic Republic of Congo is, from this point of view, paradigmatic of the interesting insertion and negotiation between local and global cultural production and multilingualism that translate geographies sometimes more significant than those drawn on maps (silvia.riva@unimi.it).